



Seules les bêtes

de Dominik Moll

Avec Laure Calamy, Damien Bonnard, Denis Ménochet,
Valeria Bruni-Tedeschi,...

France/Allemagne – 4 décembre 2019

1h56 - V.F.

Jeudi 20 février 2020 à 21h

Dimanche 23 février 2020 à 19h

Lundi 24 février 2020 à 14h

Dominik Moll est né 7 mai 1962 à Bühl en Allemagne et a grandi à Baden-Baden avant de partir étudier à l'université de la ville de New York, puis à l'Institut des hautes études cinématographiques (l'IDHEC, devenu la Fémis), où il a réalisé plusieurs courts métrages. Lors de son passage à l'IDHEC, il a rencontré ses premiers partenaires artistiques, Laurent Cantet et Gilles Marchand.

En 1983, Dominik Moll tourne son premier court métrage *The Blanket* d'après une nouvelle de Charles Bukowski. En 2000, il coécrit et réalise *Harry, un ami qui vous veut du bien*, un thriller sélectionné en compétition au 53^e Festival de Cannes et récompensé par quatre Césars l'année suivante, dont ceux du meilleur réalisateur et du meilleur acteur pour Sergi López. En 2005, il réalise le film fantastique à suspense *Lemming* avec Charlotte Gainsbourg.

Dominik Moll revient de loin. On l'avait cru perdu après son adaptation kitsch du roman gothique *Le Moine*, de Lewis. Il s'est ressaisi avec une comédie hors normes, *Des nouvelles de la planète Mars*, mais rien de comparable avec le thriller choc qui l'avait révélé, *Harry, un ami qui vous veut du bien*.

Revenant au genre policier qui lui avait si bien réussi, Moll adapte *Seules les bêtes*, un roman de Colin Niel. Moins polar que film noir et in fine étude de mœurs sur la mort et la fatalité découlant de l'aveuglement d'individus possédés par la passion. La force du film et le style de Moll reposent sur la surprise, le coq-à-l'âne et les images fortes. A commencer par celle, saisissante, qui ouvre le film : une chèvre arrimée sur le dos d'un motocycliste africain dans la circulation bruyante d'Abidjan. Vision énigmatique, non expliquée, à quoi succède presque immédiatement un paysage de neige en Lozère : une auto arrive dans la cour d'une ferme isolée quelque part sur le causse Méjean.

Exotisme + terroir français : telle est la première équation qui inaugure la science des contrastes dont Moll est un spécialiste. Il va cultiver ce particularisme grâce à la construction particulière du film, emprunté à celle du roman, qui consacre un chapitre à chacun des cinq personnages principaux et à leurs points de vue particuliers et divergents. Tout s'organise autour d'une disparition : qu'est-il arrivé à Evelyne Ducat, citadine aisée, propriétaire d'une maison secondaire dont le véhicule a retrouvé vide au bord d'une route ? A partir de là, l'énigme va se résoudre par étapes recelant autant de digressions que de fausses pistes qui vont aiguiller le spectateur loin des évidences. Distillant l'information au compte-gouttes, les chapitres narrent le parcours de chaque personnage dans un laps de temps donné : Joseph, un paysan taciturne ; Alice, sa maîtresse, mariée à Michel ; Marion, liaison éphémère de la disparue Evelyne ; Armand, un « brouteur » d'Abidjan qui escroque les Occidentaux naïfs sur Internet. En exposant le point de vue subjectif de chacun, on revient en arrière sur des événements et des faits qui se contredisent parfois, révélant les erreurs de jugement des personnages précédents. Ces faux-semblants et volte-face narratives font la richesse du récit.

(.../...). La satire semble alors trop forcée et les personnages un peu trop dérisoires. Cela n'enlève rien à une mécanique presque parfaite et à une construction globale assez retorse pour offrir des surprises et des joies sans cesse renouvelées. On ne s'en plaint pas. Vincent Ostria – *l'Humanité* – 4 décembre 2019.

Du causse Méjean à Abidjan, Dominik Moll entraîne le spectateur dans un thriller dont l'intrigue au cordeau finit par se dérégler brillamment au contact de l'arbitraire et de fragilités humaines.

C'est d'abord une chèvre portée come un sac à dos qui fait de la moto. Puis des vaches et des moutons par dizaines, un chien de berger qui prend une balle. C'est enfin la danse d'un pigeon et de petits poissons qui rêvent de devenir gros. Le nouveau film de Dominik Moll s'appelle *Seules les bêtes* mais il faudrait probablement ajouter un « savent » à son titre énigmatique. Présents partout mais jamais invités à jouer les premiers rôles, les animaux forment à l'écran une tapisserie d'yeux, témoins omniscients et irrémédiablement muets qui personne ne viendra jamais questionner. Si on les interrogeait, les bestiaux qui ont tout vu et tout entendu pourraient raconter des histoires merveilleuses et tristes, rétablir un puzzle fabriqué à partir de coïncidences impossibles.

Après une introduction à Abidjan façon prestidigitateur, pas vu, pas compris, sitôt oublié, le thriller de Dominik Moll installe son plateau sur le causse Méjean. Un désert balayé par le vent et la neige surplombé par le gris sans fin d'un ciel que rien ne vient interrompre. Un habitant toutes les 10 bornes et, surtout, une voiture abandonnée suer le bas-côté d'une de ces routes sinueuses. Avant que la disparue ne prenne le visage de Valeria Bruni-Tedeschi, le film se sédimente autour des voisins éloignés de l'absente. A la manière canonique d'un Rashomon, *Seules les bêtes* s'écrit autour de personnages-chapitres, dans une succession de regards biaisés et d'informations parcellaires.

Il y a d'abord Alice, assistante sociale qui se déplace d'un foyer à un autre pour aider des éleveurs et des personnes âgées et isolées dans leurs démarches administratives. Elle prête main-forte, tend une oreille et plus si affinités ; à Joseph, éleveur ermite aux mains et à l'âme calleuses, Alice se donne tout entière. D'abord par charité, pour le réchauffer, puis par amour. Tandis que la police s'intéresse aux faits et gestes de chacun, Joseph tient lieu de coupable idéal, condamné par une carcasse inquiétante et cette façon d'apparaître dans le cadre sans qu'on l'ait invité. Michel, colosse cocu et pas dupe, vient compléter ce triangle des Bermudes d'où resurgit le corps sans vie de l'automobiliste. Le mari fait mine de ne rien voir des infidélités, se terre dans le réduit qui lui sert de bureau près des enclos, mais revient la face ensanglantée, « Vous baisez ? », « vous l'aimez ? ». Voilà les questions lancées l'air de rien par de vieux fouineurs autour desquelles semble se nouer un whodunit classique, percé d'images belles et sinistres. (.../...). Un retour en arrière complexifie le puzzle en faisant de la morte une vivante, en lui donnant une voix étouffée, des yeux clairs et un corps avide d'explorer celui de vingt ans plus jeune d'une serveuse de passage. Une parenthèse ensoleillée qui ne dure pas, le couple étant rappelé à son tour par les causses, pôle magnétique de *Seules les bêtes*. Tandis que dans ce monde sous cloche, on regarde s'agiter ces corps en quête d'un peu de chaleur pour les réchauffer de la rudesse hivernale, le film explose. Le bleu acier du plateau calcaire cède sa place à l'ocre d'Abidjan. L'ambiance pull camionneur et vieille faïence est remplacée par les tee-shirts élimés et la sape clinquante de Yopougon. Remember le sac à dos chèvre du début. Plus qu'une délocalisation de l'intrigue, c'est toute la boussole du film qui se dérègle et l'entraîne à la dérive.

Les éleveurs sont remplacés par les « brouteurs », bandits de grand chemin d'Internet. Des gamins de 20 ans, en fait, qui détoussent des gogos persuadés de tchater avec une jeune fille qui passait par là et qui a vraiment besoin d'un coup de main. Quand Dominik Moll nous perdait dans sa série *Eden* en opérant des sauts entre l'urgence des réfugiés et une intrigue administrative bruxelloise, *Seules les bêtes* trouve dans cette rupture une forme de tremplin poétique. Passé le choc de l'éloignement, l'exotisme ivoirien, cette parenthèse se révèle en réalité un trait d'union qui opère un rapprochement par le biais d'une fragilité commune, dans l'arbitraire du hasard aussi.

Après s'être donné à voir comme un thriller qui appelle un dénouement implacable, où tous les fils patiemment tirés dans l'ombre finiraient par dessiner une toile d'araignée, le film s'engouffre au contraire dans une exquise fragilité. La camera se fait rapide, chevrotante. Un nouveau couple émerge, des liens se tissent au-dessus des lois de la raison. Renvoyée dans les limbes, cette histoire de disparue a été remplacée par des histoires de cœurs lourds. Une fois la vérité éventée, une fois la cendre des rêves cramés retombée, le film ose dire contre l'ADN qu'on lui prêtait que la mécanique de précision n'existe pas. Mais que ce qui est simulé, « pour de faux » existe avec tout autant de force. Qu'il fait aussi mal et qu'on peut s'y raccrocher. Marius Chapuis – *Libération* – 4 décembre 2019.

Prochaines séances : *Brooklyn Affairs* – 5 mars à 18h30, 8 mars à 19h, 9 mars à 14h.

Sympathie pour le diable – 5 mars à 21h, 8 mars à 11h, 10 mars à 20h.